

ALLEMAGNE 1937

Dans la ville pittoresque de Brême, un commerce actif se maintient, malgré les restrictions financières

(De notre envoyé spécial Jules SAUERWEIN)

Berlin, Janvier 1937.

— Allez à Brême, me dit un jour le D^r Schacht, à la fin d'une de nos conversations. Vous y verrez la face de l'Allemagne qui est tournée vers les océans et vers les colonies ; et vous y découvrirez un esprit d'entreprise qui remonte à bien des siècles en arrière, ce que l'on appelle l'esprit hanséatique. De toutes les villes de la Hanse, c'est Brême qui s'est montrée la plus hardie dans ses initiatives commerciales.

C'est par un pur hasard qu'étant venu en Allemagne, peut-être bien soixante-dix fois dans mon existence, je ne connaissais pas la ville de Brême, de dimensions modestes, en comparaison de son énorme voisine Hambourg, mais singulièrement composée d'une cité toute grouillante de souvenirs moyenâgeux et d'un port qui s'étale pendant des kilomètres sur les rives brumeuses de la Weser.

Le personnage qui, spontanément, s'offre à me montrer la ville et à répondre à toutes mes questions n'est autre que M. Roselius, le propriétaire de l'usine où l'on élimine la caféine du café normal pour fabriquer et envoyer dans le monde entier le produit dénommé café Haag.

— Voyez d'abord la rue que mon frère a créée, me dit M. Roselius aussitôt que nous eûmes quitté la gare.

Cette rue, c'est la Boettcher Gasse, une reconstruction gothique où M. Roselius senior a édifié, autour d'une vieille demeure de patricien du seizième siècle, tout un ensemble de maisons qui abritent des musées, des magasins et des restaurants.

Arrivés à la Taverne Sankt Petrus, nous nous attablons. M. Roselius a convoqué quelques notabilités de la ville et à peine ai-je jeté un coup d'œil sur la carte des vins, que je ressens une surprise profonde. Connaissez-vous un restaurant à Paris qui offre à ses clients trois cents crus de bordeaux rouges différents ? Moi non. Mais c'est le cas à Brême.

— Aujourd'hui, me dit mon hôte, nous ne boirons que des 1911. J'estime qu'au cours d'un dîner on peut changer de cru, mais qu'il vaut mieux s'en tenir à la même année. Il y a ainsi plus de cohésion entre les saveurs et les bouquets.

La tragédie du vin de Bordeaux

Ce bordeaux de Brême, c'est une tragédie qui serre le cœur d'un Français amateur de bons vins.

On m'a mené dans les entrepôts qui s'alignent le long des quais. Je suis entré là entre autres dans le bâtiment qu'occupe la maison Eggers, qui ne fait peut-être que le vingtième du commerce des vins à Brême, mais qui a ses lettres de noblesse, ayant été conduite de père en fils par la même famille, depuis 1776. Je trouve là un contre-maître qui n'était nullement préparé à ma visite, et qui me donne de tristes informations.

— Voyez, me dit-il, ces tonneaux. Ils sont pleins, non point de bordeaux, mais de vins du Chili. Et l'autre rangée contient des vins courants d'Espagne et du Portugal. Nous recevons même des offres de Dalmatie, de Bulgarie et de Roumanie. L'univers entier s'offre à nous approvisionner de vins rouges. Or, notre clientèle nous demande du bordeaux, du bon bordeaux. Rien que chez nous, nous recevons, par jour, une moyenne de cinq commandes que nous ne pouvons pas satisfaire. Je ne serais pas étonné que dans toute la ville de Brême il arrivât quotidiennement, pour l'ensemble des négociants, une centaine de commandes de bordeaux, soit plus de trente mille dans l'année. Nous n'avons pas de quoi exécuter un dixième. Et comme nos consommateurs veulent absolument du vin rouge, comme contre-partie de nos moselles et de nos vins du Rhin, c'est le Chili qui en profite.

Des entrepôts bien garnis

Un point m'intéresse, c'est l'activité générale de ce port. La réponse est très nette : Brême travaille moins qu'avant la guerre, mais infiniment plus qu'il y a quelques années. Le mouvement de ses ports dépasse 750 millions de marks.

Par une brumeuse et glaciale après-midi, je me suis promené en canot sur la Weser. Partout voisinent étroitement le chemin de fer, l'entrepôt et le bateau. Il n'y a pas de distance pratiquement entre ces trois étapes du trafic. Le premier port est destiné au cabotage européen. Il n'y entre que les navires au-dessous de 4.000 tonnes. Dans le second, arrivent déjà ceux qui jaugent jusqu'à 16.000 tonnes.

Ce sont seulement les très grands transatlantiques qui sont obligés de s'arrêter à Bremer-Haven, à 50 kilomètres en aval. L'activité règne partout. Je vois sous les hangars de grandes quantités de marchandises, méthodiquement rangées selon les destinations qui attendent le prochain cargot. Chaque porte de la côte Malabar ou du golfe Persique a ici son compartiment

où s'entassent les armatures destinées au béton, les pneumatiques, les machines électriques de toutes dimensions, les machines-outils de tout acabit. Quand on pense que toutes ces marchandises sont échangées entre des pays qui ne payent pas en argent, et qu'il faut découvrir des possibilités de troc pour la moindre transaction, je ne puis m'empêcher de trouver que la nécessité rend ingénieux et qu'après tout l'humanité pourrait peut-être vivre longtemps sur ces méthodes moyenâgeuses.

Mais ces mêmes hommes qui ont des apparences de richesse sur le sol allemand, et qui contrôlent de vastes mouvements d'échanges commerciaux, pour la plupart d'entre eux ne peuvent pas sortir d'Allemagne parce qu'ils n'ont pas le droit d'avoir des capitaux à l'étranger et que, dans leur poche, on ne doit pas trouver plus dix marks (exception faite pour quelques pays privilégiés comme la Suisse ou la Yougoslavie).

Vous vous dites en vous-même qu'après tout ces négociants ne sont pas si malheureux et vous leur trouvez pourtant des mentalités d'assiégés et une sorte de manie de la persécution.

J'ai visité, à Brême, l'usine où six cents ouvriers élaborent le café Haag et le cacao Kaba. Il y a dans cette usine modèle un entrepôt impressionnant. C'est celui où se produit sous des formes de plus en plus pures la caféine jusqu'à ce qu'elle arrive à former de larges briques d'une sorte de neige friable. Elle suffit à tuer un homme s'il en absorbe quelques grammes.

— Ne croyez pas, me dit le directeur, que nous soyons des buveurs de café exceptionnels. Nous en consommons deux kilos et demi par an et par tête d'habitant. Le Français en absorbe quatre kilos deux cents, et le Suédois tient le record avec sept kilos trois cents. Dans quarante pays on consomme notre café Haag. Dans dix-neuf nous avons des sociétés autonomes.

Les affaires se chiffrent certainement par centaines de millions dans notre monnaie. Si je cite cette industrie, ce n'est pas pour faire de la réclame au café décaféiné, dont les Français ne paraissent pas encore très friands, mais parce que j'y ai trouvé l'exemple d'une entreprise qui dans cette Allemagne qui se pense assiégée jouit d'une incontestable prospérité. Pourquoi ? Parce que la demande est abondante et que, contrairement à ce qui se passe pour notre bon vin de

France, le ravitaillement en matières premières est facile. On a le choix entre le Brésil, le Guatemala, la Colombie, le Venezuela, tous pays désireux de vendre le café dont ils regorgent et acceptant volontiers d'être payés en machines allemandes. C'est du reste le moyen de propagande du Chili qui se déclare prêt à absorber autant d'outillage allemand qu'il en faut pour compenser la vente d'un vin chaque année meilleur et plus abondant.

Prospérité des théâtres

Ma soirée à Brême est à la fois instructive et agréable. Nous allons au théâtre, au Schauspielhaus, où l'on joue une délicieuse opérette qui fait fureur dans toute l'Allemagne et que l'on appelle *Le Petit Concert de la Cour*.

Ce théâtre est d'une espèce rare entre toutes ; il n'est subventionné ni par l'Etat ni par une municipalité. Les pouvoirs publics distribuent en Allemagne, à deux cents différents théâtres, des sommes qui certainement atteignent dans les six cents millions de francs, mais un jour par semaine ils exigent des représentations populaires à bas prix ; le Schauspielhaus de Brême se vante de vivre de ses propres ressources.

Une bourgeoisie, modestement vêtue, mais cultivée, fréquente assidûment le spectacle. On a fait salle pleine depuis quinze jours. Pourquoi cette prospérité des entreprises théâtrales ? C'est qu'il s'agit là d'une industrie économiquement allemande, en ce sens qu'elle n'a pas besoin d'importer de matières premières, qu'elle n'a à payer en devises étrangères que des droits d'auteur modestes, et qu'en outre, dans la plupart des cas, elle est richement subventionnée par cet étonnant gouvernement qui n'a pas d'or mais qui ne manque d'argent pour rien.

Lorsque je regagne mon hôtel, une sérénade retentit dans la nuit. Sur une grande prairie, entre un vieux moulin à vent et la rivière qui scintille sous la lune, un orchestre de miliciens bruns s'est installé. Il joue la Marche des Nibelungen, composée sur des motifs de la *Tétralogie*, marche dont le III^e Reich est si fier qu'elle est maintenant réservée par décret aux occasions solennelles, aux œuvres de bienfaisance. Puis on fait une quête en faveur de la police, car depuis deux jours toute l'Allemagne fête la police et tous les journaux, à l'envi, décer-

nent au policier le même titre : « Ami secourable », *Freund und Helfer*. C'est désormais l'épithète honorifique attribuée aux sergents de ville. Dans la rue, des schupos verts parquent et caracolent sur de beaux chevaux.

En vérité, je vous le dis, il n'est pas facile de comprendre l'Allemagne — ni son âme ni son économie.

World copyright 1936 by Paris-soir and Jules Sauerwein.